

# Mark Geffriaud

## Deux mille quinze

frac  
île-de-france  
le plateau  
paris

Xavier  
Franceschi

À maints égards, les œuvres de Mark Geffriaud semblent échapper à toute appréhension qui se voudrait définitive, soulevant une profonde interrogation quant à leur nature réelle, leur éventuelle fonction, quant à la logique ayant présidé à leur création.

Les objets qui nous sont proposés, aussi précis et minutieux soient-ils – c'est d'ailleurs l'une des caractéristiques majeures du travail de l'artiste –, semblent le plus souvent être les pièces d'un dispositif, les fragments d'un système qui ne nous est pas de prime abord entièrement révélé.

Multiples ensembles et associations d'images prélevées dans des publications et redonnées à voir selon différents modes de présentation, éléments d'architecture réalisés de façon artisanale pour maison en devenir, instruments d'optique revisités, inclusions de divers objets dans du Plexiglas, projections lumineuses... de fait, ces œuvres, qui semblent bien souvent jouer de leur propre mode d'apparition, qui sont pour la plupart à relier à des séries et s'inscrivent dans des projets d'envergure, sont en réalité à concevoir comme les vecteurs tangibles d'une réflexion qui nous mène nécessairement ailleurs.

Cette réflexion, l'artiste la conduit de façon récurrente autour de questions ayant trait à la perception, à la mémoire, au temps – on notera ici le caractère réflexif de l'entreprise, avec ces œuvres qu'il faut percevoir et, c'est espéré, dont on se souviendra –, autour de la notion d'image, et elle se nourrit notamment de différents faits, de différentes lectures d'auteurs – philosophes, scientifiques, etc. – ayant abordé ces thèmes dans leur propre œuvre.

Certains d'entre eux, de par la singularité de leur pensée, de par la beauté des figures qu'ils proposent, sont privilégiés – ainsi, par le passé, Henri Poincaré (*La Science et l'hypothèse* « peut-on voir plusieurs fois une même chose ? »), Léon Foucault (le premier à établir la vitesse de la lumière, le premier à produire une photographie du soleil) – pour être à l'origine de certaines des œuvres importantes de l'artiste (dont *Polka Dot*, 2008, appartenant à la collection du frac île-de-france et ayant été présentée il y a peu au plateau). En eux et au-delà du champ qui est le leur, c'est la dimension poétique de leur travail qui intéresse et attire l'artiste. L'art de Geffriaud lui-même, par-delà ses constructions rationnelles, par-delà de ses mécanismes de haute précision, s'impose par la poésie des perspectives qu'il dégage. En tout état de cause, ses propositions ne sont jamais fermées, déterminées de façon univoque et définitive, mais plutôt ouvertes de manière

à ce que le spectateur puisse s'en emparer et rêver à son tour.

Pour son exposition au plateau, l'artiste est parti en Amérique du Sud, au pays des Aymaras, entre Bolivie et Chili, fort de la connaissance de certains faits jugés à juste titre comme à la fois extraordinaires et étrangement concordants (une autre des caractéristiques de son travail se situe bien là: établir des rapprochements, des correspondances tant formelles que sémantiques pour des œuvres qui semblent dès lors tenir du miracle): 1) La réalisation sur le Mont Armazones, côté Chili, du plus grand télescope du monde jamais construit devant permettre – c'est l'espoir de la communauté scientifique – de visualiser pour la première fois, selon ce principe de différé bien connu, la formation de notre univers. 2) La présence, à l'autre bout du territoire des Aymaras, d'un large site sur lequel s'éparpillent une multitude de pierres (dites « fatiguées » par les autochtones) de tailles diverses qui, il y a plus de mille ans, ont été acheminées là pour construire un monument (de quelle nature? Les archéologues se perdent en conjectures) qui ne fut au final jamais édifié. 3) La conception contraire à la nôtre qu'ont les Aymaras quant à la façon de se représenter le temps: le passé devant nous (on le connaît donc on le voit), le futur derrière (on l'ignore donc on ne peut le voir). C'est à travers un film que l'artiste a décidé d'évoquer ces différents phénomènes. L'un de leurs dénominateurs communs étant cette notion de temps – le temps que l'on remonte, le temps suspendu, le temps inversé – il semblait logique que l'artiste ait opté pour un médium jouant par essence de ce paramètre.

Au-delà de ce rapport au temps – décliné de multiples façons au regard de ce qui constitue toute exposition (de son annonce à son « finissage » en passant par les aliments – ici proposés après une lente fermentation (...) – de l'inévitable buffet) – c'est également et nécessairement d'un rapport à l'espace que se joue l'intervention filmique: à l'image de ces « pierres fatiguées », le film se présente éclaté en plusieurs projections dans les salles du plateau pour être très littéralement parcouru par le visiteur. Un parcours qui en rappelle un autre – celui de Geffriaud en Amérique du Sud –, des projections qui ne sont pas sans évoquer celles, également multiples, que l'on se fait donc à propos d'un passé lointain et originel, à propos d'un site oublié sur lequel certains ambitionnent de faire la lumière.

Ainsi et à tout point de vue, la pensée en mouvement qui est celle de l'artiste nous offre un espace-temps qui peut s'apparenter à une forme de fiction. Au visiteur de l'investir et de s'y projeter à son tour.

L'exposition a été réalisée avec la participation de Christophe Blanchet, Yann Geffriaud et Géraldine Longueville. La pratique artistique de Mark Geffriaud (né en 1977) est basée sur la production d'installations, de sculptures et de films. La construction du temps et de la mémoire est son principal champ de recherche. Depuis 2007, son travail a été montré en France (Centre Pompidou, Palais de Tokyo, Musée national du Jeu de Paume, Musée d'art moderne

de Paris, le plateau etc.) et à l'étranger (Tate Modern à Londres, De Appel à Amsterdam, National Gallery à Prague, Mamco à Genève etc.). Ses œuvres ont intégré plusieurs collections nationales (Centre Pompidou, Musée d'Art Moderne de Paris, frac île-de-france). Le film réalisé par Mark Geffriaud sera également montré à l'occasion d'une autre exposition personnelle durant l'automne 2016, à Rotterdam (Witte de With, 14 octobre 2016 – 4 janvier 2017).



**Deux mille quinze**  
**Retranscription de la conférence/performance**  
**présentée par Mark Geffriaud**  
**à la Fondation d'entreprise Ricard le 27.06.16**

*Assis face au public derrière un ordinateur branché sur un vidéo-projecteur.*  
*Derrière soi, au mur, l'image projetée du bureau sur lequel défilent en fond d'écran des clichés du mont Armazones pris par une webcam toutes les heures depuis deux ans.*  
*La lumière s'éteint.*  
*Ouvrir Google Agenda (vue par défaut : « mois »).*  
*Passer en vue « semaine ».*  
*Puis en vue « jour ».*

Bonjour.

Ceci devrait être une bande-annonce. La bande-annonce d'un film et d'une exposition. Seulement on a un peu manqué de temps, parce qu'on travaille sur le film, et sur l'exposition. À vrai dire, on est débordé. Pourtant on est ensemble ici. Cela signifie qu'on a tous réussi à trouver une fenêtre d'une heure dans nos agendas. Et c'est déjà quelque chose. Alors essayons de profiter ensemble de cette fenêtre et de la vue qu'elle propose.

*Zoom avant sur le créneau horaire actuel.*

L'image de la fenêtre dans un emploi du temps est un peu curieuse. Peut-être parce que cette fenêtre, on n'en parle que lorsqu'il s'agit de la boucher. Elle n'est donc pas faite pour regarder le paysage ni pour laisser entrer la lumière. Du moins, pas longtemps. Cette fenêtre, finalement, ne sert qu'à recréer les conditions qui permettent de faire l'obscurité. À se souvenir qu'on est dans le noir. Avançons donc prudemment.

PAUSE

*Zoom arrière.*  
*Repasser en vue « semaine ».*  
*Déplacer un rendez-vous.*  
*Retoucher le déroulé d'une journée de travail.*  
*Passer en vue « mois ».*  
*Puis en vue « année ».*

En ce moment, on prépare un film. Et dans ce film, se prépare une exposition. À moins que ce ne soit dans l'exposition que se prépare un film. Toujours est-il qu'on coupe, qu'on déplace et remplace des séquences de temps par d'autres, et qu'on cherche ainsi à donner une cohérence à l'ensemble. À faire en sorte que tout s'enchaîne de façon fluide et que l'on parvienne au bout en oubliant au mieux tout le travail qu'il y a derrière.

PAUSE

Lorsqu'on a commencé à faire ce film, une des premières questions qu'on s'est posée, c'est « combien de temps ça dure ? ». Et donc naturellement aussi, « comment ça se termine ? ». Pour répondre à ces questions et pouvoir commencer, on s'est demandé ce qu'on allait faire après et quel souvenir on voulait en garder.

PAUSE

*Cliquer sur la date du 11 décembre 2016.*  
*Passer en vue « jour ».*  
*Reculer jour par jour jusqu'à aujourd'hui.*

L'exposition se termine le 11 décembre et on a pensé que le film devait se terminer par une fête. Cela nous laisse un peu de temps pour la préparer. Et pour réserver sa soirée.

Le 11 décembre.

C'est un dimanche.

Ensuite, il sera trop tard.

On sera passé à autre chose.

On le sait bien, plus une exposition est longue, plus elle est proche de chez soi, et plus on a de chance de la rater. La date d'ouverture n'est donc pas très importante. Il vaut mieux savoir, par exemple, que ça se termine le 11 décembre.

Certains d'entre nous y seront, ce qui est toujours un peu étrange à penser. Comme si c'était déjà passé. Comme la vision prémonitoire d'un déjà-vu.

Pourtant, la prémonition, on connaît, nous qui pratiquons quotidiennement l'exercice du rétro-planning. Il n'y a pas si longtemps, l'idée de marcher à l'envers et à tâtons, en semant des indices qui nous aideront plus tard à refaire le chemin à l'endroit, ne nous paraissait pas forcément aller de soi. Aujourd'hui, on recule tous sans crainte, et c'est même ainsi qu'on arrive le mieux à s'y retrouver.

Un peu comme lorsqu'on ne sait plus ce qu'on fait dans une pièce, qu'on a oublié ce qu'on est venu chercher, et que le plus court chemin pour s'en souvenir est de revenir sur ses pas, de se remettre dans la situation dans laquelle on était avant d'oublier ce qu'on voulait faire, et de là, de pouvoir reprendre. Le plus court dans ces cas-là, c'est donc de faire un détour, une boucle, pour revenir à son point de départ.

PAUSE

Lorsqu'on quitte la terre en revanche, le plus rapide pour aller d'un point à un autre n'est pas une ligne droite.

*Activer la webcam de l'ordinateur.*  
*Avec un morceau de scotch, placer un miroir incliné à 45° devant la caméra de manière à retransmettre l'image de ses mains.*  
*Écarter le clavier et la souris pour faire de la place.*  
*Retourner cette feuille et y dessiner deux points de part et d'autre.*  
*Plier la feuille en deux de manière à ce que les deux points se rejoignent.*

Le plus rapide c'est de plier l'espace en deux, de créer une boucle, et de faire coïncider le point de départ et le point d'arrivée.

PAUSE

Ceci est une bande-annonce. La bande-annonce d'un film et d'une exposition. L'exposition et le film durent trois mois. Ou plus exactement quatre-vingt jours.

PAUSE

*Éteindre la webcam.*  
*Retirer le miroir.*  
*Revenir à l'agenda.*

Quatre-vingt jours, c'est le temps d'un tour du monde en 1870.

*Passer en vue « année ».*  
*Aller à l'année 1870.*

La personne qui a établi ce record avait un nom prédestiné puisqu'il s'appelait Mr Train.  
George Francis Train.

*Cliquer sur la date du 1er août 1870.*  
*Faire défiler chaque jour jusqu'au 19 octobre 1870.*

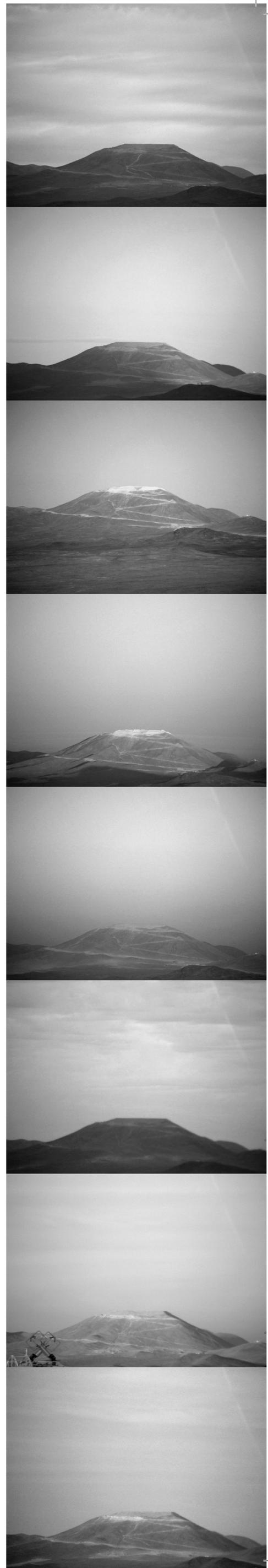
Aujourd'hui, ce milliardaire américain a disparu des mémoires au profit de son double fictif, Phileas Fogg qui a fait son apparition deux ans plus tard, dans les colonnes du journal « Le Temps ».

*Passer en vue « semaine ».*  
*Faire défiler les semaines jusqu'au 6 novembre 1872.*

Le feuilleton a été publié du 6 novembre au 22 décembre. *Le Tour du monde en 80 jours* de Jules Verne n'aura donc duré pour les lecteurs que quarante-sept jours. Quoi qu'il en soit — désolé pour le jeu de mots — l'idée de faire la course autour du monde était dans l'air du temps.

À quelques années d'intervalle, des aristocrates de toutes nationalités rivalisèrent pour parcourir de plus en plus vite le plus long chemin possible avant de revenir à leur point de départ. L'idée, déjà, n'était probablement pas de voir le paysage par la fenêtre.

PAUSE



*Continuer à faire défiler les semaines le plus vite possible comme les images d'une bobine de film.*

Un film de quatre-vingt jours, en 16mm, cela représente environ 1 250 km de bobine, ce qui bien sûr a un coût. Environ 1,5 million d'euros. Après une très brève réflexion, on a décidé de procéder autrement.

*Aller sur le site du New York Times du 27 juin 2006.  
Cliquer sur l'article intitulé : «Does This Mean People Turned Off, Tuned Out and Dropped In?».  
Zoom avant sur la date puis sur le texte en dessous.  
Faire défiler le texte lentement.  
Arrivé en bas de page, cliquer sur les nouvelles du jour, quelles qu'elles soient et naviguer.*

Il y a exactement dix ans aujourd'hui, dans le New York Times, paraissait un article concernant une population qui serait la seule sur terre à penser le temps de façon inverse à la notre : le passé devant eux et le futur dans leur dos. Les Aymaras vivent à cheval entre la Bolivie, le Chili et le Pérou, sur les hauts plateaux des Andes.

Bien que leur conception du temps nous semble avoir la tête en bas, elle est parfaitement logique d'un point de vue optique. Si l'on peut étudier le passé, c'est qu'on peut le regarder. Donc il est sous nos yeux. Et si l'on ne sait rien du futur et qu'on ne peut pas le voir, c'est bien qu'il se trouve dans notre dos.

Lorsqu'on essaye de s'imaginer le temps, on pense souvent à une route sur laquelle on avance avec un objectif en ligne de mire, un point de fuite qui ne cesse de reculer à mesure qu'on avance. Le problème c'est que de cette manière, on ne peut pas regarder le paysage. Les Aymaras, eux, n'avancent pas vers un point. Ils restent immobiles, et c'est le futur qui surgit dans leur dos, se mêlant au passé le plus récent, à leurs pieds, avant de rejoindre le passé le plus lointain, à l'horizon. De cette manière, ils contemplent un panorama.

Finalement, leur manière de voir est très proche de celle des astrophysiciens qui regardent le plus loin possible devant eux pour essayer de voir le plus loin possible dans le passé.

*Dans l'onglet de recherche du site du New York Times, taper : «eyes on the skies». Choisir l'article sur les télescopes géants. Faire défiler le texte jusqu'au paragraphe consacré au désert d'Atacama.*

À l'extrémité sud du territoire des Aymaras, au milieu du désert de l'Atacama, au nord du Chili, se trouve le mont Armazones. En 2015, au sommet de cette montagne a débuté le chantier de construction de ce qui sera le plus grand télescope jamais construit, l'E-ELT (European Extremely Large Telescope).

*Cliquer sur «Very Large Telescope». Le lien ouvre le site de l'ESO (European Southern Observatory). Cliquer sur la vue webcam actuelle du mont Armazones. Zoom avant.*

Pour le moment, le sommet a été dynamité et nivelé de manière à pouvoir y construire la plateforme qui accueillera le télescope. Sur cette sorte d'énorme socle reposent donc les espoirs de toute la communauté scientifique qui espère prochainement pouvoir remonter dans le temps et assister en différé à la naissance des galaxies.

*Fermer Safari pour retrouver le bureau et en fond d'écran le défilement d'images de la même montagne prise par la même webcam à des moments différents.*

De l'autre côté du territoire des Aymaras, à l'extrémité nord, se trouve une série de pierres de construction abandonnées sur les rives du lac Titicaca il y a plus de mille ans.

PAUSE

*Ouvrir les «Préférences Système» et changer de fond d'écran. Faire défiler des images des «piedras cansadas» en fond d'écran.*

Les «piedras cansadas», les pierres fatiguées sont des gros blocs de roche volcanique partiellement taillés qui reposent sur les rives du lac. Elles étaient en train d'être acheminées du volcan Khapia vers la cité de Tiwanaku lorsque ses habitants ont quitté la ville pour une raison inconnue. La construction à laquelle elles étaient destinées et qui n'aura jamais vu le jour continue à évoluer dans l'imagination des archéologues en fonction de leurs nouvelles théories. Les «pierres fatiguées» attendent ainsi depuis plus de mille ans au milieu du désert un futur qui n'aura jamais lieu.

Donc, d'un côté du territoire des Aymaras, on projette un futur dans lequel on pourra voir le passé le plus lointain. Et de l'autre côté, on projette un passé où le futur a pris un autre chemin. Au milieu, les Aymaras voient le passé devant eux et le futur dans leur dos.

PAUSE

Pour aller du chantier du télescope jusqu'aux «pierres fatiguées», il faut emprunter la route panaméricaine.

*Ouvrir de nouveau Safari.  
Dans Google, taper «Prudhoe Bay, Alaska»  
Ouvrir la réponse de Google dans Google Maps.  
Cliquer sur Itinéraire.  
Comme destination, choisir «Yaviza, Panama».  
Le trajet s'affiche.  
Puis changer le trajet pour «Yaviza, Panama» vers «Turbo, Colombie».  
Pas de trajet possible.  
Changer le trajet pour «Turbo, Colombie» vers «Terre de Feu, Argentine».  
Le trajet s'affiche.*

Cette route d'environ 30 000 km relie l'Alaska à la terre de Feu en Argentine. Elle a été conçue en 1923 et aujourd'hui, presque cent ans plus tard, il ne lui manque que quelques kilomètres entre le Panama et la Colombie.

PAUSE

*Changer le trajet pour «Cerro Armazones, Chili» vers «Cerro Qhapiya, Pérou».*

Et donc pour aller du chantier de construction de l'E-ELT jusqu'aux pierres abandonnées sur les rives du lac Titicaca, il faut emprunter cette route sur 1250 km, soit environ quatre-vingt jours de bobine 16 mm. C'est là-bas qu'on a préparé un film et une exposition.

PAUSE

Ceci pourrait en être une bande-annonce.

*Taper «Flavien Berger, Léviathan» dans Google.  
Ouvrir le lien YouTube et lancer la vidéo.  
Revenir sur Google Maps.  
Passer en mode satellite.  
Zoom avant sur la route au pied du mont Armazones.  
Passer sur Street View.  
Avancer sur la route qui s'étend en ligne droite jusqu'à l'horizon.  
Continuer ainsi un bon moment.  
Baisser le son.  
Éteindre Safari.  
Aller dans «Éteindre l'ordinateur» et laisser la machine opérer son compte à rebours pour s'éteindre automatiquement au bout de 1 minute, 59 secondes, 58 secondes, 57 secondes, 56 secondes, 55 secondes, 54 secondes, 53 secondes, 52 secondes, 51 secondes, 50 secondes, 49 secondes, 48 secondes, 47 secondes, 46 secondes, 45 secondes, 44 secondes, 43 secondes, 42 secondes, 41 secondes, 40 secondes, 39 secondes, 38 secondes, 37 secondes, 36 secondes, 35 secondes, 34 secondes, 33 secondes, 32 secondes, 31 secondes, 30 secondes, 29 secondes, 28 secondes, 27 secondes, 26 secondes, 25 secondes, 24 secondes, 23 secondes, 22 secondes, 21 secondes, 20 secondes, 19 secondes, 18 secondes, 17 secondes, 16 secondes, 15 secondes, 14 secondes, 13 secondes, 12 secondes, 11 secondes, 10 secondes, 9 secondes, 8 secondes, 7 secondes, 6 secondes, 5 secondes, 4 secondes, 3 secondes, 2 secondes, 1 seconde*

**Two Thousand and fifteen**  
**Transcript of a conference/performance by Mark Geffriaud**  
**at the Fondation d'Entreprise Ricard on 27 June 2016.**

*Sitting behind a computer connected to a video projector,*  
*facing the audience.*  
*On the wall behind you, a projection of your desktop*  
*wallpaper with changing images of Mount Armazones taken*  
*by a webcam every hour over a period of two years.*  
*The lights go out.*  
*Open Google Calendar (default view: "Month").*  
*Switch to "Week" mode.*  
*Then to "Day" mode.*

Hello.

This should be a trailer. The trailer for a film and an exhibition.  
But we ran out of time, because we are working on the film  
and the exhibition.

To be honest, we're struggling. And yet we're here together.  
Which means that we all managed to find a window of an  
hour or so in our diaries. And that's something to start with.  
So let's try to enjoy this window and the view it offers.

*Zoom in on the current time slot.*

The metaphor of the window in an agenda is a little curious.  
Maybe because we only ever speak of this window in terms of  
having to fill it. In other words, it isn't there to look at the  
scenery or to let in the daylight. At least not for long. This  
window, ultimately, only serves to recreate the conditions for  
darkness. To remind ourselves that we are in the dark.  
So let's move on cautiously.

PAUSE

*Zoom out.*  
*Revert to "Week" mode.*  
*Move an appointment.*  
*Scroll through the events of a workday.*  
*Switch to "Month" mode.*  
*Then to "Year" mode.*

Currently, we're preparing a film. And in this film, an  
exhibition is being prepared. Or maybe it's the other way  
round. In any case, we're cutting, moving and replacing some  
time sequences with others, trying to make the whole thing  
come together. Trying to make sure that everything connects  
smoothly so that you get to the end, hopefully forgetting  
about all the work that went into it.

PAUSE

When we started making this film, one of the first questions  
we asked ourselves was: "How long should it last?" And so the  
next question was: "How does it end?" To answer these  
questions and start shooting, we asked ourselves what we  
would do afterwards and how we wanted to remember it.

PAUSE

*Click on 11 December 2016.*  
*Switch to "Day" mode.*  
*Go back in time, day by day, until today.*

The exhibition ends on 11 December, and we thought the film  
should end with a party. This leaves us a little time to prepare  
it. And to record the evening in our agenda.

11 December.

A Sunday.

After that, it will be too late.

We will have moved on to something else.

It is a well-known fact that the longer an exhibition lasts and  
the closer it is to your home, the greater the likelihood is that  
you're going to miss it. So the opening date is not very  
important. It's better to know, for example, that it ends on 11  
December.

Some of us will be there, which is always a bit of a strange  
thought. As if it had already happened. Like the prescient  
vision of a déjà vu.

And yet the idea of premonition is familiar to us, who practice  
reverse planning on a daily basis. Not so long ago, the idea  
of walking backwards, hesitatingly, sowing clues that will  
later help us to go down the same path in the right direction,  
did hardly seem self-evident. But today, we're all walking  
backwards without fear – it's even how we manage best.

It's a bit like when you can't remember what you're doing in a  
room, when you forgot what you came for, and the quickest  
way to remember is to retrace your steps, to put yourself back  
in the situation in which you were before you forgot what you  
wanted to do, and then to take it from there. So the quickest  
solution in such cases is to take a detour, make a loop, return  
to one's starting point.

PAUSE

Once you leave the earth, however, the fastest way to get  
from one point to another is not a straight line.

*Turn on the webcam on the computer.*  
*With a piece of sellotape, place a mirror at an inclination of 45°*  
*in front of the camera so as to broadcast the image of your*  
*hands.*  
*Move aside the keyboard and mouse to make room.*  
*Turn over this sheet of paper and draw a dot on both sides.*  
*Fold the sheet in half so that the two dots meet.*

The quickest way is to fold the space into two, create a loop,  
and bring together the starting point and the end point.

PAUSE

This is a trailer. The trailer of a film and an exhibition. The  
exhibition and the film last three months. Or, more precisely,  
eighty days.

PAUSE

*Turn off the webcam.*  
*Remove the mirror.*  
*Revert to the agenda.*

Eighty days, that's the time it took to travel around the world  
in 1870.

*Switch to "Year" mode.*  
*Select the year 1870.*

The man who established this record had a premonitory name:  
he was called Mr Train.  
George Francis Train.

*Click on 1 August 1870.*  
*Scroll down each day until 19 October 1870.*

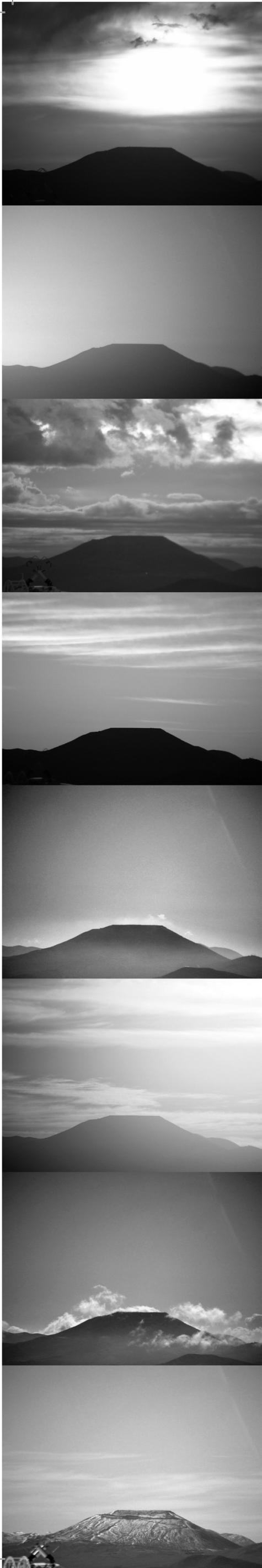
Today, this American billionaire has been replaced in the  
collective memory with his fictional double, Phileas Fogg,  
who appeared two years later, in the columns of the  
newspaper *Le Temps*.

*Skip to "Week".*  
*Scroll down the weeks until 6 November 1872.*

The serial was published from 6 November to 22 December.  
For its readers, "Around the World in 80 Days" by Jules Verne  
therefore lasted only 47 days.  
Anyway – please excuse the pun – the idea of racing around  
the world was in the air. Within a few years, aristocrats of all  
nations competed to complete the longest possible distance  
in the shortest possible time before returning to their  
starting point. So even then, it wasn't about looking out of the  
window to contemplate the landscape.

PAUSE





*Continue to scroll through the weeks as quickly as possible, like images of a film reel.*

Filming 80 days in 16 mm represents around 1,250 km of film reel, which of course costs money. Around €1,5 million. After a very brief reflection, we decided to go down another route.

*Go to the website of the New York Times of 27 June 2006. Click on the article entitled "Does This Mean People Turned Off, Tuned Out and Dropped In?"*

*Zoom in on the date and then the text below.*

*Slowly scroll down the text.*

*At the bottom of page, click on the news of the day, whatever they are, and navigate.*

Exactly ten years ago today, an article appeared in the *New York Times* on the existence of a single community on earth whose conception of time is exactly opposite to ours – they have the past in front of them, and the future behind them. The Aymara live between Bolivia, Chile and Peru, in the highlands of the Andes.

Although their conception of time looks upside down to us, it makes perfect sense from an optical standpoint. If we can study the past, it means that we can look at it. So it is before our eyes. And if we know nothing of the future and can't see it, it means that it lies behind our back.

When trying to imagine time, we often think of a road on which we move forward with a goal in sight, a vanishing point that continues to recede as we advance. The problem with this conception is that we cannot contemplate the scenery. The Aymara, however, do not move towards a point. They remain stationary, and it's the future that emerges from behind them, merging with the most recent past, at their feet, before joining the most distant past, on the horizon. In this way, they look at a panorama.

In fact, their perspective on time is very similar to that of astrophysicists, who look as far as possible in front of them to try to see as far back as possible in the past.

*In the search tab of the New York Times website, type "eyes on the skies".*

*Select the article on giant telescopes.*

*Scroll down to the paragraph on the Atacama Desert.*

At the southern tip of the Aymara territory, in the middle of the Atacama Desert in northern Chile, stands Mount Armazones. In 2015, at the summit of this mountain, construction began on the largest telescope ever built, the E-ELT (European Extremely Large Telescope).

*Click on "Very Large Telescope".*

*The link opens the ESO (European Southern Observatory) website.*

*Click on the live webcam view of Mount Armazones.*

*Zoom in.*

For now, the top of the mountain has been blasted off and levelled to enable construction of the platform that will accommodate the telescope. It's on this kind of huge plinth that the scientific community rests its hopes of going back in time and witnessing the birth of the galaxies in hindsight.

*Close Safari to revert to the desktop and the images of the same mountain taken by the same webcam at different times.*

At the other end of the Aymara territory, on the northern tip, lies a series of abandoned building stones that were abandoned on the shores of Lake Titicaca more than a thousand years ago.

PAUSE

*Open "System Preferences" and change the desktop wallpaper. Scroll through images of piedras cansadas in the background.*

The *piedras cansadas*, or "tired stones", are large, partially cut blocs of volcanic rock littered on the shores of the lake. They were in the process of being transported from the Khapia volcano to the city of Tiwanaku when its inhabitants fled for an unknown reason. The building for which they were intended, and which was never constructed, takes ever-new shapes in the imagination of archaeologists, according to their latest theories. For more than a thousand years, the tired stones have thus been lying in the middle of the desert, waiting for a future that will never take place.

So, at one end of the Aymara territory, we project a future in which we will be able to see the most distant past. And at the other end, we project a past in which the future has taken another path. In the middle, the Aymara see the past before them and the future behind them.

PAUSE

To get from the construction site of the telescope to the "tired stones", you have to take the Pan-American Highway.

*Reopen Safari.*

*In Google, type "Prudhoe Bay, Alaska".*

*Open Google's answer in Google Maps.*

*Click on "Get Directions".*

*As destination, choose "Yaviza, Panama".*

*The route is displayed.*

*Then change the itinerary to "Yaviza, Panama, to Turbo, Colombia".*

*No possible route.*

*Change the itinerary to "Turbo, Colombia, to Tierra del Fuego, Argentina".*

*The route is displayed.*

This road, which is around thirty thousand kilometres long, connects Alaska to Tierra del Fuego in Argentina. It was designed in 1923, and today, nearly one hundred years later, only a few kilometres are missing between Panama and Colombia.

PAUSE

*Change the route to "Cerro Armazones, Chile, to Cerro Qhapiya, Peru".*

So to get from the E-ELT construction site to the abandoned stones on the shores of Lake Titicaca, you have to take this road for 1,250 kilometres, which is about 80 days of 16 mm film reel. It's over there that we prepared a film and an exhibition.

PAUSE

This could be the trailer for it.

*Type "Flavien Berger, Léviathan" in Google.*

*Open the YouTube link and start the video.*

*Go back to Google Maps.*

*Switch to "Satellite" mode.*

*Zoom in on the road at the foot of Mount Armazones.*

*Switch to "Street View".*

*Advance on the road that runs in a straight line to the horizon.*

*Continue for a good while.*

*Turn down the sound.*

*Quit Safari.*

*Choose "Shut Down Computer" and let the machine do the countdown as it turns itself off automatically after 1 minute, 59 seconds, 58 seconds, 57 seconds, 56 seconds, 55 seconds, 54 seconds, 53 seconds, 52 seconds, 51 seconds, 50 seconds, 49 seconds, 48 seconds, 47 seconds, 46 seconds, 45 seconds, 44 seconds, 43 seconds, 42 seconds, 41 seconds, 40 seconds, 39 seconds, 38 seconds, 37 seconds, 36 seconds, 35 seconds, 34 seconds, 33 seconds, 32 seconds, 31 seconds, 30 seconds, 29 seconds, 28 seconds, 27 seconds, 26 seconds, 25 seconds, 24 seconds, 23 seconds, 22 seconds, 21 seconds, 20 seconds, 19 seconds, 18 seconds, 17 seconds, 16 seconds, 15 seconds, 14 seconds, 13 seconds, 12 seconds, 11 seconds, 10 seconds, 9 seconds, 8 seconds, 7 seconds, 6 seconds, 5 seconds, 4 seconds, 3 seconds, 2 seconds, 1 second.*



**Curator**  
**Xavier Franceschi**

In many respects, the works of Mark Geffriaud seem to elude any definitive interpretation, instead raising profound doubts as to their real nature, their potential function or the rationale that underpins their creation. Most of the time, the objects he presents us with, regardless of their precision and meticulousness – which, incidentally, is one of the main characteristics of his work – seem to be part of a device, fragments of a system that is not immediately revealed to us in full. Whether series or combinations of images taken from various publications and presented in different ways, handcrafted architectural elements for a house in the making, reworked optical instruments, various objects encased in Plexiglas or light projections, these works, which quite often seem to play with their own mode of appearance, are for the most part elements of a series or larger-scale projects, and must in fact be seen as the tangible carriers of a reflection that is necessarily leading us elsewhere.

This reflection recurrently revolves around issues of perception, memory, time – note the reflexive nature of the artist's endeavour, whose works demand to be perceived and will hopefully be remembered – around the notion of image, and it is informed, among other things, by various facts, by various readings of authors – philosophers, scientists, etc. – who have addressed these issues in their own work.

Some of these authors in particular, thanks to the uniqueness of their thought or the beauty of their reasoning – such as, in the past, Henri Poincaré (*Science and Hypothesis*: “can we see the same thing several times?”) and Léon Foucault (the first to determine the speed of light, the first to produce a photograph of the sun) – have inspired the artist's most important works (among which *Polka Dot*, a work in the collection of the frac île-de-france, which was presented at le plateau a short while ago). In them, and beyond their respective field of knowledge, it is the poetic dimension of their work that interests and attracts the artist.

The art of Geffriaud itself, beyond its rational constructions, beyond its high-precision mechanisms, affirms itself through the poetry of the perspectives it generates. In any event, his works are never closed, never unequivocally and definitively determined, but rather open so as to allow viewers to appropriate them and start dreaming in their turn.

For his exhibition at le plateau, Geffriaud travelled to South America, to the land

of the Aymara people, between Bolivia and Chile, armed with facts which he rightly felt to be both extraordinary and strangely matching (which points to yet another characteristic of his work, namely, that it establishes connections, both formal and semantic, for works that therefore seem miraculous): firstly, the construction on Mount Armazones, on the Chilean side, of the world's largest telescope, which will make it possible – or so the scientific community hopes – to visualise for the first time, according to the well-known principle of delayed perception, the formation of our universe; secondly, the presence, at the other end of the Aymara territory, of a large site littered with stones (called “tired” by the native population) of different sizes which, more than a thousand years ago, were hauled there for the purpose of a monument (of which kind? – archaeologists have come up with countless hypotheses) that was never built; thirdly, the concept of time developed by the Aymara, which is contrary to ours: the past in front of us (we know it, therefore we can see it), the future behind us (we don't know it, therefore we can't see it).

It is through a film that the artist decided to address these various phenomena. Since the common denominator here is the concept of time – going back in time, suspended time, inverted time – it seemed logical to use a medium that essentially relies on this very parameter.

Beyond this relationship to time – which manifests itself in various ways in each of the different constituent parts of the exhibition (from the announcement to the “finissage” and even the food served on the inevitable buffet, which has undergone a slow fermentation process . . .) – it is also and necessarily the relationship to space with which the artist's filmic intervention plays: mirroring the “tired stones”, the film is split up into several projections scattered across the various rooms of the building, so as to be literally travelled through by exhibition goers. Their journey echoes another one – Geffriaud's journey in South America – while the projections are reminiscent of the equally diverse projections we make about a distant and original past, about a forgotten site on which some aspire to shed light.

Thus, and in any respect, the artist's thought in movement offers us a time-space that can be likened to a form of fiction. It is up to viewers, therefore, to make it theirs by projecting themselves into it.

The exhibition has been produced with the participation of Christophe Blanchet, Yann Geffriaud and Géraldine Longueville. The work of Mark Geffriaud (born 1977) is based on the production of installations, sculptures and films that focus on the construction of time and memory. Since 2007 his work has been shown in numerous museums and galleries in France (Centre Pompidou, Palais de Tokyo, Musée national du Jeu de Paume, Musée d'art moderne de Paris, etc.) and abroad

(Tate Modern, London; De Appel, Amsterdam; National Gallery, Prague; Mamco, Geneva; etc.). His work can also be found in various national collections (Centre Pompidou, Musée d'art moderne de Paris, frac île-de-france).

The film by Mark Geffriaud will also be shown as part of his personal exhibition in Rotterdam in autumn 2016 (Witte de With, 14 October 2016–4 January 2017).

**RENDEZ-VOUS\***

**Visite commissaire**  
Dimanche 16.10.16  
17h30  
avec Xavier Franceschi

**Visites guidées**  
Tous les dimanches  
16h

Rendez-vous  
à l'accueil

**Conversations de plateau**  
Jeudi 24.11.16  
19h30  
Des invités livrent leurs regards sur l'exposition.  
Avec Christophe Blanchet (musicien), Sylvain Chaty (astrophysicien), Yann Geffriaud (brasseur), Géraldine Longueville (curatrice), Sébastien Pluot (historien d'art) et Marc Sarazin (astro-météorologue).

Réservation: reservation@fraciledefrance.com

**Plateau-Apéro Nocturnes**  
Mercredi 05.10.16  
Mercredi 02.11.16  
Mercredi 07.12.16  
  
Nocturnes, jusqu'à 21h, chaque 1<sup>er</sup> mercredi du mois

**Fin de l'exposition**  
Dimanche 11.12.16  
Rendez-vous à 18h  
  
\*Rendez-vous gratuits

**L'HOMME AUX CENT YEUX (REVUE)**  
Des artistes investissent le plateau le temps d'une soirée.

**Jonathan Martin**  
Jeudi 17.11.16  
19h30

**LA UITRINE**  
**Ualérie Mréjen**  
14.09 – 16.10.16  
vernissage 05.10.16

**Mehryl Levisse**  
19.10 – 27.11.16  
vernissage 02.11.16

**Dominique Ghesquière**  
07.12.16 – 22.01.17  
vernissage 07.12.16

L'antenne culturelle  
22 cours du 7<sup>e</sup> art  
75019 Paris

**LE COLLECTIF**  
**Ualérie Mréjen**  
*Images en quête d'histoires*  
05.10.16  
1<sup>er</sup> rendez-vous  
Présentation du projet et inscription

Ualérie Mréjen propose aux participants de réaliser un projet à partir de photos de famille. Il s'agira de sélectionner des images issues du fonds personnel ou non, et d'imaginer des fictions, des histoires. L'objet final sera un film, un diaporama collectif qui réunira ces images scannées et les voix des participants.

**INFORMATIONS PRATIQUES**

**frac île-de-france le plateau, paris**  
22 rue des Alouettes  
75019 Paris, France  
T +33 (0)1 76 21 13 41  
info@fraciledefrance.com  
fraciledefrance.com  
Entrée libre

Accès  
M 11 – Jourdain ou Pyrénées  
M 7 bis – Buttes-Chaumont  
Bus 26 – Jourdain

Horaires  
Mer. – Dim. 14h – 19h  
Nocturnes, jusqu'à 21h,  
chaque 1<sup>er</sup> mercredi du mois

**L'antenne culturelle**  
22 cours du 7<sup>e</sup> art  
(à 50 mètres du plateau)  
75019 Paris, France  
T +33 (0)1 76 21 13 45  
Espace ouvert en semaine, sur rendez-vous, pour la consultation du fonds documentaire (livres, périodiques et vidéos). L'antenne culturelle est fermée les jours fériés.

**frac île-de-france**  
administration  
33 rue des Alouettes  
75019 Paris, France  
T +33 (0)1 76 21 13 20  
info@fraciledefrance.com  
fraciledefrance.com

Le Journal de l'exposition est proposé par le frac île-de-france / l'antenne culturelle

Rédaction  
Xavier Franceschi,  
Mark Geffriaud  
Relecture et coordination  
Isabelle Fabre assistée de Charlotte Septfonds  
Traduction  
Boris (Patrick) Kremer

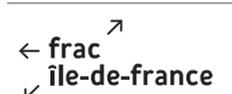
Conception graphique  
Atelier Baldinger•Uu-Huu

Présidente: Florence Berthout  
Directeur: Xavier Franceschi

**PARTENAIRES**

Le frac île-de-france reçoit le soutien du Conseil régional d'Île-de-France, du ministère de la Culture et de la Communication – Direction Régionale des Affaires Culturelles d'Île-de-France et de la Mairie de Paris. Membre du réseau Tram, de Platform, regroupement des FRAC et du Grand Belleville.

Le projet a reçu le soutien du Prix Maurice pour l'art contemporain 2014 ainsi que celui du Centre d'art contemporain Witte de With, à Rotterdam.



**REMERCIEMENTS**

Julio Alejandro Ballivián, Andres Bedoya, Marc Buchy, Matthieu Bulté, Sylvain Chaty, Julio Torres Chuchullo, Elvira Espejo, Maia Fastinger, Benoit Felici, Francisco et Anastasia, gb agency, Julien Girard, Alexandre Hecker, la famille Huchani, Charlie Jeffery, Chris Knutson, Thomas Lazerges, Alexandre Lelaure, Kevin Matagne, Lucie Maxin, Juan Carlos Pineda, Jasna Razmilic, Marc Sarazin, Fernando Sosa, TFTLabel, Vincent Tricon, Didier Warin, les communautés de Kanamarka et de Copani au Pérou, la communauté de Iwawe en Bolivie, l'Observatoire Européen Austral (European Southern Observatory – ESO) et toute l'équipe du plateau.